



HAL
open science

Il était une fois une cité millénaire et un jardin contemporain. Récitatif du parc al-Azhar du Caire

Anna Madoeuf

► To cite this version:

Anna Madoeuf. Il était une fois une cité millénaire et un jardin contemporain. Récitatif du parc al-Azhar du Caire. L. Matthey ; C. Mager ; D. GAillard ; H. Gallezot. Faire des histoires ? Du récit d'urbanisme à l'urbanisme fictionnel : faire la ville à l'heure de la société du spectacle, Fondation Braillard Architectes, Genève, pp.97-102, 2013, Brouillons Braillard. halshs-01017197

HAL Id: halshs-01017197

<https://shs.hal.science/halshs-01017197>

Submitted on 2 Jul 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MADOEUF Anna, 2013, « Il était une fois une cité millénaire et un jardin contemporain : récitatif du parc al-Azhar du Caire », in *Faire des histoires ? Du récit d'urbanisme à l'urbanisme fictionnel : faire la ville à l'heure de la société du spectacle*, L. Matthey, C. Mager, D. Gaillard et H. Gallezot eds., Genève, Fondation Brillard, p. 97-102.

Anna Madoeuf
Université François-Rabelais de Tours
UMR CITERES, EMAM (Équipe Monde arabe et Méditerranée)

Il était une fois une cité millénaire et un jardin contemporain : récitatif du parc al-Azhar du Caire

La ville ancienne du Caire était, jusqu'à la fin des années 1970, un espace déprécié et relégué, considéré comme « le fond de la ville », selon une métaphore littéraire. Depuis lors, sa position symbolique a évolué de la marge au cœur de la cité ; la vieille ville autrefois considérée comme archaïque a été promue historique, cette reformulation illustre la métamorphose de ses représentations opérée au cours des dernières décennies. À mesure que la capitale égyptienne prenait de l'embonpoint démographique et spatial, les quartiers anciens se sont peu à peu défaits des images évocatrices de l'extrême, tant spatial que social, captées aujourd'hui par d'autres secteurs. Un temps presque anachronique dans une capitale voulue moderne, la vieille ville est désormais mémorielle, *islamique* et *fatimide*, et inscrite à ce titre au patrimoine mondial de l'UNESCO en 1979. Le récent aménagement *ex nihilo* du prestigieux parc al-Azhar, lieu vecteur de modernité, « plate-forme panoramique » sur le patrimoine et l'héritage de la vieille ville, a exacerbé l'intérêt des quartiers anciens. Bien qu'il s'agisse d'une réalisation contiguë à la ville ancienne, le parc apparaît comme une opération d'envergure de revalorisation de celle-ci, et comme le dernier épisode d'une saga de faits orientés en ce sens, que l'on peut, *a posteriori*, envisager actuellement comme une somme cohérente.

Sans dérouler tous les actes qui ont participé de cette requalification, signalons l'obtention du prix Nobel de littérature par Naguib Mahfouz en 1988, distinction qui a largement contribué à médiatiser et mondialiser la ville ancienne du Caire, inspiratrice de son œuvre. L'univers imaginaire mahfouzien et la distinction afférente ont incontestablement bonifié l'image des secteurs anciens de la capitale, au point que Gamaliyya, un des espaces de prédilection de l'auteur, est qualifié de « quartier Nobel ». La vieille ville a évolué dans la hiérarchie des représentations ; cette mue a agi comme une substitution la positionnant sur le devant de la scène urbaine alors que d'autres quartiers – les périphéries autoconstruites notamment – la remplaçaient en coulisses. Aussi, peu à peu, d'une pluralité de lieux problématiques, a émergé un territoire d'ensemble emblématique. L'avènement du parc al-Azhar en 2005 a parachevé cette figure ; dès lors la ville ancienne est devenue littéralement un objet visible, en vue et à voir.

L'avènement d'un lieu édifiant et exemplaire

Imaginé comme un belvédère sur le patrimoine monumental historique, ce rectangle verdoyant borde la rive orientale de la populeuse vieille ville, sur l'essentiel de son étendue. Inauguré par Madame Moubarak en mars 2005 en présence de l'Aga Khan, initiateur et commanditaire du projet, ce parc privé, réalisé et financé par l'Aga Khan Trust for Culture (AKTC), couvre une superficie de 31 hectares, en faisant le plus grand parc d'une capitale fort démunie d'espaces verts. Conçu « dans le respect de la tradition islamique » et inspiré notamment des jardins andalou et persan, le parc mobilise des références situant Le Caire au centre d'une cosmogonie liée à un âge d'or ainsi qu'à une géographie d'or de l'Islam, empruntant aux registres national et islamique, ainsi qu'au langage architectural et urbanistique mondial.

C'est en 1984, à l'issue d'un séminaire sur la croissance de la métropole cairote organisé par la fondation Aga Khan, que le projet est évoqué pour la première fois. Selon la chronique de l'AKTC, il s'agit d'emblée d'un « projet urbain visionnaire », visionnaire à tous les sens du terme puisque c'est en contemplant le déroulé du paysage de la ville ancienne qu'une « anomalie dans le paysage urbain » – la colline de décombres de Darâsa – heurte le regard de l'Aga Khan... De là naît l'idée de ce « grand projet », ainsi qu'il sera qualifié par le Gouverneur du Caire, une fois réalisé, vingt ans après. Localisé entre la muraille ayyoubide et la nécropole des Mamelouks, le jardin s'est immiscé dans un interstice historico-spatial vacant. Durant deux décennies, sa mise en œuvre a dû surmonter nombre d'obstacles administratifs, et sa réalisation a été le fruit de travaux colossaux, notamment de remodelage du site. Aux limbes de la cité, là où la ville semblait se dissoudre en des marges indéfinies, aux confins des cimetières, l'ajout de cette strate urbaine instaure un nouvel ordre et abolit la situation de cul-de-sac qui prévalait jusque-là. Élément intrusif dans la géographie de la ville, intervenant sur la topographie et le modelé mêmes du lieu, le parc en a reconfiguré la structure initiale, imposant un nouvel horizon, celui d'un paysage inédit, signifiant et édifiant. Le discours inaugural du parc, prononcé par l'Aga Khan, évoque cette réalisation comme un nouvel acte à inscrire dans la lignée de la fondation du Caire par son illustre ancêtre le calife al-Mu'izz, en 969 :

« In our excavations and our historical investigations, I constantly have been reminded that we were touching the very foundations of my ancestors, the Fatimids, and the pluralistic history and intellectual profile of this city and this country to which they contributed so profoundly. [...] I am very humbled by the opportunity to return to Cairo, founded over a thousand years ago by the Fatimid Caliph Al-Muiz, to build on that history. » Dossier de presse de l'AKTC : www.akdn.org.

Plus d'un millénaire après, il s'agit de la perpétuation de la geste fatimide fondatrice, laquelle de ce fait semble ininterrompue au travers d'un projet de démiurge, relevant d'un temps urbain continu, post-fatimide, et retissant une trame paysagère inaltérée. Les acteurs du projet, mais aussi les médias, visiteurs et autres chroniqueurs s'accordent à souligner la nature antérieure du site et son caractère répulsif : « colline de décombres », « dépotoir », « décharge », accentuant le caractère spectaculaire de la métamorphose, et l'antonymie de l'avant et de l'après : « poumon », « havre », « paradis ». Ainsi, l'incongruité détectée par l'œil acéré de l'Aga Khan est non seulement éradiquée, dissoute, mais devient le point même depuis lequel la ville est refaçonnée en une trame paysagère unifiée. Le parc est un ajout original à l'espace originel, pourtant il n'est pas

énoncé comme création additionnelle mais formulé comme inspiré de la nature et de la structure mêmes de la ville fatimide « dont un cinquième de la superficie n'était pas construit ». De ce fait, le projet se présente comme un réajustement, une remise en conformité avec la cité initiale idéale, la mythique ville fatimide, celle qui équilibrait et rythmait harmonieusement la part de constructions et de vacances, imaginées à posteriori comme ayant été des jardins. De même, l'histoire de la cité, telle qu'elle apparaît dans la chronologie de l'AKTC, commence en 641 avec la fondation de Fustât par le conquérant arabe Amr Ibn al-As. L'avènement de l'Islam en Égypte inaugure la cité initiale, préfiguration d'al-Qâhira, fondée en 969 par les Fatimides.

Si près, si loin : la magie du panorama

Le parc al-Azhar a jugulé l'image de bas-fonds et de marge associée précédemment au lieu et aux quartiers limitrophes, et par là retouché les contours de la géographie de la capitale. Désormais, nombre de Caiotes aisés, non coutumiers des quartiers populaires, fréquentent le parc et ses établissements huppés (cafés et restaurants) et s'y approprient, au travers de son panorama, un artefact de la ville ancienne, ramenée à un essentiel générique. Ce nouveau paysage, traditionnel et composite, combinant verdure et horizon urbain historique, s'est imposé comme un décor de choix où sont tournés clips vidéo, scènes de films et de feuilletons, et enregistrées des émissions télévisées. Ce cadre récent fait néanmoins désormais partie des références, notamment romantiques, de l'imagerie caiote, au même titre que les bords du Nil.

Si la plupart des sites restaurés de la ville ancienne semblent surtout fréquentés par des touristes étrangers, le parc al-Azhar est un lieu plébiscité par les Caiotes, et de surcroît un espace de côtoisement inédit dans la capitale. Certes, l'entrée est payante, mais le jardin est toutefois visité par des populations diverses : familles aisées et plus modestes, amoureux, touristes, joggers, étudiants, etc. L'on y vient pour une sortie programmée en groupe, un rendez-vous, un bol d'air, une promenade, ou un repas au restaurant Le Nôtre. Les Caiotes s'approprient le jardin selon diverses modalités et s'en régalent de manière plurielle : respirer, contempler, grignoter, rire, prier, etc. Et, surtout, des milliers de portraits photographiques de personnes posant dans ce beau cadre y sont réalisés chaque jour, avec un enthousiasme patent. Cependant, le parc est à l'évidence un monde en soi, où se recréent des territoires de distinction très explicites. Le standing des établissements locaux et leurs tarifs sont dissuasifs pour la grande majorité des présents. De même, des vigiles chassent sans ambage les curieux qui s'approchent de la terrasse ouverte et de la clientèle du prestigieux restaurant Citadel View. Enfin, nombre de pratiques populaires y sont proscrites, comme jouer au football, pique-niquer sur l'herbe, ou encore écouter de la musique à fort volume.

Le parc al-Azhar a vu le jour en 2005, sur un espace qui jusqu'alors semblait inexistant, n'étant qu'une zone sans forme, anonyme, et souvent floutée sur les plans du Caire. Il y avait là une tache rectangulaire, parfois d'un vert prémonitoire, emplacement sur lequel était souvent disposée la légende de la carte. Il n'y avait donc rien, un rien absurde, voire incongru dans une ville hyper dense. Le parc s'est imposé sur un territoire sans passif ni passé, à la frange ultime de la cité. Le terrain vague, rebut sans histoire, si ce n'est celle de débris amoncelés au fil du temps, a instantanément été oublié telle une parenthèse absurde de plusieurs siècles. *A contrario*, le parc al-Azhar, ce nouveau lieu, a

les honneurs des médias ; il s'est immiscé instantanément dans les guides de voyage et magazines consacrés au Caire, ses louanges sont pléthoriques et unanimes. Bien qu'il soit apparu de manière presque impromptue, tout se passe cependant comme s'il avait toujours été là. Le parc, éminence évidente, s'est fondu dans le préexistant, lové dans la topographie des hauts-lieux cairotes, pourtant déjà bien pourvue. Un jardin n'a pas d'âge, il est mimétique de son environnement, le *no man's land* a pu ainsi devenir une strate de raccord entre pans de ville, un espace péri-historique. Espaces mitoyens, le jardin et la vieille ville semblent s'inscrire dans un jeu de réciprocité de leurs qualités mutuelles. Le beau jardin fait la vieille ville belle et, en retour, la ville ancienne fait du parc un lieu à part entière de l'espace historique et patrimonialisé. Le jardin belvédère devient la métaphore de la ville panoramique dans une relation systémique et exclusive.

La création du parc a offert virtuellement la ville ancienne dans son intégralité à ceux qui la désiraient, comme objet ou symbole, sans pouvoir ou sans vouloir la fréquenter. Elle peut, de là, être parcourue en parallèle sur l'essentiel de son étendue, le long d'un itinéraire contemplatif. Depuis les hauteurs du jardin, faire-valoir de son environnement, la vieille ville est déployée en un panorama. Elle est désormais connue de ceux qui l'ignoraient, certes à distance et seulement depuis son profil oriental, mais toutefois en situation de proximité. Agrippé à son flanc, le parc n'a pas changé la ville ancienne, mais il l'a pourtant reformée, transformée et compactée, il est le miroir qui l'a faite paysage. Promontoire-belvédère le plus proche de la vieille ville, le parc a généré de nouvelles perspectives, créant des points de vue harmonieux et saisissants, un *skyline* historique, le surplomb, la distanciation et le premier plan verdoyant façonnant un paysage synthétique idéal. « La ville-panorama est un simulacre "théorique" (c'est-à-dire visuel), en somme un tableau, qui a pour condition de possibilité un oubli et une méconnaissance des pratiques » (De Certeau, 1990 : 141).

Un peu de recul suffit également à rendre la vieille ville moins hétéroclite, plus historique, plus présente, mais moins au présent. De là, l'hétérogénéité des constructions s'efface au profit d'une vue paysagée et monumentalisée. La ville ancienne est désormais à disposition, fréquentable, qui plus est globalisée : monuments épars enfin rassemblés sur un même horizon, bâti ordinaire devenu texture du panorama, silhouettes de palmiers au premier plan rythmant les séquences minérales de l'arrière-plan. Ce panorama, image un peu floutée, comme défocalisée, réactive Le Caire dans un état intemporel de ville orientale. La cité est faite paysage, ramenée à un essentiel générique, une composition arrangée et stabilisée. De là, à la cime minérale de la canopée des minarets, se réactive l'image de la ville des *Mille et Une Nuits* et des mille minarets, et la littérature de voyage renoue avec la longue tradition de récit du panorama cairote, un temps en déshérence.

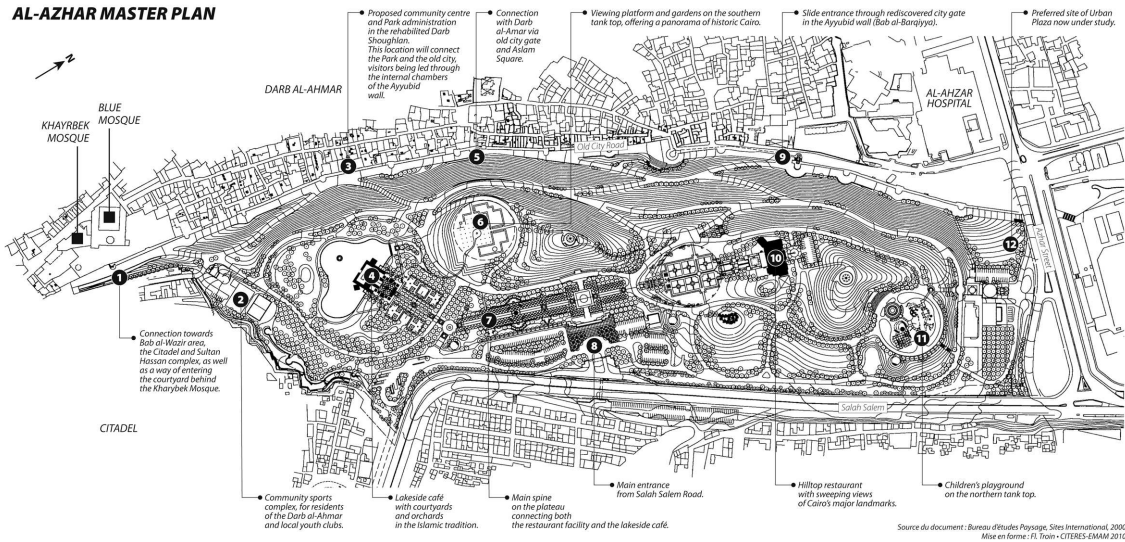
Un conte urbanistique oriental et mondial

Il était une fois une vieille ville problématique, confuse et inerte, jusqu'à l'apparition d'un jardin belvédère, qui la métamorphosa en un beau panorama mémoriel et la délivra de ses maux et malédictions... Telle est la trame d'une réalisation urbanistique souvent donnée à interpréter à la manière d'un conte urbain du XXI^e siècle. À l'évidence, parcs et jardins urbains participent, de manière générale, de *l'être ensemble* et du *faire société*, qui caractérisent le sens même de la ville, mais dont les modalités sont en perpétuelle

invention. Les jardins ne sont-ils pas considérés, depuis l'aménagement de parcs urbains au XIX^e siècle, comme des espaces gages de possibles, permettant d'atténuer les énoncés de certains clivages sociaux inhérents à une société ? Un parc, du fait de son statut ambivalent, de ses multiples usages banals et singuliers, du caractère plastique et évolutif de ses matérialités, est un observatoire d'acclimatations de pratiques citadines et de modèles de récits nationaux. Aujourd'hui, au Caire, mais aussi ailleurs, les parcs sont investis d'une mission nouvelle : dans un monde à dominante urbaine et dont le destin est considéré comme incertain, ils peuvent être des lieux d'énonciation positive d'une nature rédemptrice. Depuis un arrière-plan associant des logiques et enjeux liés à la « patrimonialisation », le parc al-Azhar participe de la géographie de la cité, de l'expression des identités urbaines, est médiatisé de façon laudative et plébiscité de par sa fréquentation. Le parc urbain est ainsi énoncé simultanément comme objet propre et nouvel instrument de mise en valeur et de réénonciation, voire de réinitialisation, d'un contexte citadin et urbanistique en devenir constant. Le concept de jardin s'inscrit dans un large spectre de temps sociétaux mythiques, sa gamme se base sur un présent d'usages et de loisirs, et s'étend de l'imaginaire des origines à l'avenir, un futur au référent vert durable, tel qu'universellement souhaité. Le parc urbain est un espace consensuel, paré de vertus hybrides, support idéal de divers possibles et projections, il peut être sur-référencé de manière presque baroque. Il en est ainsi du parc al-Azhar, plastique et compatible, il conjugue et concilie nature et culture et est simultanément énoncé et sous-titré en langage local et mondial. Singulier et magistral, mixant l'ancien et l'inédit, il est contemporain et en devenir, récite un passé durable et crée un futur historique, tout en se situant au présent atemporel. Le parc al-Azhar, qui s'affiche dans le crédo écologique et social du développement durable, convoque également les Andalous, les Perses et les Arabes, rappelle Babylone, Ispahan et la Mésopotamie, est simultanément égyptien et cairote et se réclame de l'Islam et de l'universel. Il inaugure l'avènement de la ville ancienne en un paysage inédit et magistral, de ce fait devenu *normal*, une composition linéaire à revers, au premier plan joliment toiletté. Depuis là, la ville ancienne du Caire, révélée, s'offre désormais simultanément en spectacle à la capitale, et en modèle conquérant à une aire culturelle de référence : « modèle de développement pouvant être repris dans de nombreux autres sites, dans les villes historiques du monde islamique » (AKTC).

Le parc al-Azhar est identifié à un paysage, « la plus immédiate de toutes les données de la conscience nationale » (Nora, 1984 : XIII). Une histoire située, immédiate et accessible à tous, compatible avec un pique-nique familial, une méditation individuelle, un rendez-vous romantique, un moment de farniente, une visite touristique, ou encore un universel jogging. Au XXI^e siècle, les parcs des métropoles mondiales sont agents historiques, pacificateurs et rédempteurs. Grâce à leurs vertes vertus consensuelles, ils génèrent et régénèrent leur environnement. Les parcs surplombants sont comme dotés de double vue, objets visibles, distincts et distinctifs dans l'horizon de leur ville, ils sont médiateurs de la vue et de l'image de celle-ci, ils montrent leurs villes et s'y reflètent simultanément. Espace rassurant de la possibilité d'une tempérance, d'un équilibre modérateur face à une urbanisation interprétée comme excessive ou anarchique, offensive et perverse, le parc donne des limites et orientations à la ville, l'ordonne et la tient en respect. L'avènement du parc, sous l'impulsion d'un héros, lui-même inspiré par l'Histoire, et agissant en son nom, est à même d'inverser le cours maléfique ou fataliste des choses de la ville. L'Aga Khan, en réitérant et réincarnant les gestes

fondateurs du calife al-Mu'izz, réinitialise l'espace et l'histoire du Caire. Ainsi, le parc al-Azhar aurait conjuré certains sorts urbains, permis de déjouer les sortilèges de l'accumulation séculaire de rebuts, de la pénurie de verdure, et de l'altération de l'histoire et de ses artéfacts patrimoniaux.



Bibliographie :

Aboukorah-Voigt O., 2006, *La sauvegarde du patrimoine architectural et urbain de la vieille ville du Caire. Modalités et enjeux*, Tours, Université de Tours, thèse de doctorat en géographie.

Barthel P.-A. ; Monquid S. (dir.), 2011, *Le Caire. Réinventer la ville*, éd. Autrement, coll. Villes en mouvement.

Cairo. Revitalising a Historic Metropolis, 2004, Turin, Aga Khan Trust for Culture.

De Certeau M., 1990, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, Folio.

Gillot G., 2008, « Le parc al-Azhar. La vieille ville du Caire requalifiée par un jardin public », *Les annales de la recherche urbaine* n° 105, Paris, APUR.

Nora P., 1984, « Entre mémoire et histoire. La problématique des lieux », *Les lieux de mémoire, I. La République*, Gallimard, Bibliothèque illustrée des histoires.

Singerman D. ; Amar, P., (eds.), 2006, *Cairo Cosmopolitan: Politics, Culture, and Urban Space in the New Globalized Middle East*, Le Caire, American University in Cairo Press.

The Expanding Metropolis Coping with the Urban Growth of Cairo, 1985, Singapour, Aga Khan Award for Architecture.